

Jérôme Daquin



COEUR DE LUNE

(Roman)

Jérôme Daquin

Coeur de Lune

© Jérôme Daquin, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-5876-6

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Odile

1

SVEN ET MACHA

C'était son troisième séjour, sur la base lunaire internationale. Seul scientifique au milieu de militaires, il avait déjà passé à deux reprises six semaines à ramasser des cailloux, sortes de nodules polymétalliques notamment et poly-tout-ce-qu'on-veut d'autre accessoirement, et à les analyser. Rien que de la routine. Jusqu'à cette mission, les deux heures de sortie quotidiennes lui procuraient un peu d'amusement. D'abord, il sortait seul pour collecter ses pierres, et il se laissait aller de temps à autre à faire, grâce à la pesanteur six fois moindre que sur terre, des bonds de quelques mètres, ou alors à lancer loin, mais alors vraiment très loin, une caillasse quelconque. Ce jeu, allez savoir pourquoi, lui rappelait son enfance et son art consommé des ricochets dans l'eau. À chaque fois, se rappelait-il, il surprenait ses copains par la rapidité avec laquelle il lançait les petites pierres plates qu'il trouvait toujours avant les autres... Mais désormais, ce n'était plus possible, pour d'improbables raisons de sécurité.

Le reste de ses journées – calquées sur le rythme des 24 heures terrestres – était glauque : les repas avec ses compagnons, des militaires majoritairement américains, absolument indifférents à sa mission et à lui-même. Eux, leur truc, c'était la logistique, les communications, l'informatique. Et encore pouvaient-ils compter sur une armée impressionnante de robots et de machines pour assurer le tout-venant : nourriture, nettoyage, etc.

Les plus hauts gradés cependant surveillaient d'assez près, quoi que discrètement, tous ses faits et gestes. Sven le savait. Et ça l'énervait.

Pourtant, aucun de ces *yankees* n'était antipathique, simplement, ils vivaient sur la Lune comme s'ils étaient au fin fond du Middle West : pizzas ou burgers au menu, bière (sans alcool), jellos et café plus transparent qu'une verveine pour mémé, et ce qu'il regardaient en video 4D était à l'avenant : base-ball, football américain, séries...

Sur Terre, il avait quelques bons potes américains, mais d'un autre acabit, plus ouverts au reste du monde et surtout plus enclins à la java...

De fait, au milieu de leurs compatriotes lunaires, lui, Sven ben Touhari, géologue et astrophysicien français, né d'un père suédois mais indigne qui

l'avait abandonné peu après sa naissance, d'une mère marocaine morte en couche et finalement adopté par une famille française, ne se sentait bien que seul et n'avait généralement qu'une hâte : reprendre ses recherches dans sa tête et dans son labo, bardé d'ordinateurs, ou alors carrément en dehors de la base.

Seule fantaisie, obtenue de haute lutte avec l'administration spatiale : le vieux réveil de son grand-père, commerçant à Taroudant, qu'il avait pu emporter avec lui. C'était un réveil très kitsch, en plastique vert fluo avec des dorures, sur un support figurant une sorte d'oasis avec une flaque bleue et trois palmiers, le tout portant la mention « *made in PRC* (People's Republic of China) », car il datait d'une époque où la Chine inondait le monde de ce genre de produits.

À 11h00 chaque jour, heure lunaire (par convention internationale, la base était à l'heure GMT), il sonnait bruyamment, en imitant le blatèment du méhari en rut ou assoiffé : c'est alors qu'il appelait la femme de sa vie, à San Gimignano, en Toscane, pour qui c'était le milieu de la matinée.

C'était la respiration de son âme. Elle apparaissait, magique et magnifique sur l'écran 4D, sur la terrasse jouxtant la minuscule cuisine de l'appartement qu'il louait à l'année en guise de résidence secondaire – Sven gagnait très, très bien sa vie – face aux tours de la vieille ville étrusque, juchée sur une colline, au milieu des oliviers et des vignobles de Chianti. C'est là que Macha Kutzakami – restauratrice de monuments historiques agréée par le ministère français de la Culture, historienne de l'art et archéologue réputée – née comme Sven d'une succession multiséculaire de rencontres improbables – elle avait au moins un grand-père japonais et une grand-mère afro-américaine – se réfugiait chaque fois que son homme était en mission. À San Gimignano, tout le monde la connaissait... rien que parce qu'elle était d'une beauté rare, avec sa peau cuivrée de métisse de tous les coins du monde, ses yeux en amande qui faisaient fondre tous ceux qui croisaient l'acuité de ses yeux verts.

L'an dernier, Macha avait fait faire sans trop y croire un test ADN pour tenter de démêler un peu l'écheveau de ses origines, en vain. On lui avait trouvé des ancêtres évidemment japonais (son grand-père) mais aussi, à des degrés divers, irlandais, nigériens, amérindiens, inuits, basques et égyptiens ! Du coup, c'était encore plus inextricable.

Mais, native de Paris, elle se sentait surtout française. D'ailleurs, dans leur vie quotidienne, à deux, dans leur appartement sur Fisherman's Wharf à San Francisco, Macha et Sven, tous deux multilingues, se parlaient presque toujours

en français, et la plupart des bouquins – des antiquités après plusieurs décennies de civilisation numérique ! – qui remplissaient leurs trois bibliothèques californiennes étaient en français.

De temps à autre, ils passaient à l'anglais, à l'allemand, à l'italien, ou au japonais, histoire de ne pas trop se rouiller le mental. Mais ces temps-ci, quand elle parlait en vidéo à son astronaute de mec en trempant son pain-beurre-confiture dans un bol de café noir fumant, ça se passait en français.

Et ce matin-là, elle trouva un Sven plutôt déprimé.

« Putain ! Que c'est frustrant ces écrans invisibles qui donnent l'impression qu'on est avec la personne à qui l'on parle alors qu'elle est loin ! J'ai besoin de ton odeur, de ta chaleur. J'ai besoin de te toucher, euh, entre autres... », lui déclara-t-il d'entrée de jeu, en estimant dans son for intérieur que, décidément, il n'était pas dans un bon jour.

Ce troisième séjour lunaire, raconta-t-il était « *le pire de tous* ». Par exemple, ses deux heures de sortie quotidiennes ne lui permettaient même plus de s'amuser à faire des bonds.

Un quelconque « *énarque interplanétaire* », selon son expression, avait décidé juste avant sa troisième mission que, si les astronautes jouaient avec ça, il y avait un risque d'accident et une telle éventualité faisait frémir d'angoisse les assureurs et par voie de conséquence les responsables de la comptabilité des missions !

Semelles de plomb aux pieds, donc, comme dans « *Vingt mille lieues sous les mers* », comme si par un fait exprès on avait voulu rendre pénibles les seuls moments de plaisir à prendre sur la Lune ! C'était, Sven en était convaincu, une manifestation inconsciente de la jalousie des Terriens, scotchés sur leur planète en piteux état, vis-à-vis de ceux qui parvenaient à s'en échapper, même pour peu de temps.

« *Jalousie des Terriens ! Tu es gonflé là quand même, je trouve* », s'était exclamée Macha, amusée des grommellements de son homme, infiniment plus supportables il est vrai avec la distance. Elle lui rappela qu'ici, sur terre, les « *Environnementalistes sociaux* » (ES) manifestaient quasiment chaque jour dans toutes les capitales.

Non, tous les habitants de la belle bleue n'étaient pas spontanément écologistes loin s'en faut, mais la brillante idée du premier président écologiste

français – à qui les dirigeants du monde entier avaient illico emboîté le pas – de faire payer à tous une taxe sur les machines à purifier l’air, à tous à l’exception évidemment des entreprises, avait fédéré autour des « ES » tous les mécontentements.

Le locataire de l’Elysée, Omar Laristeau, sur cette idée soutenue par ses les plus radicaux de ses partisans, avait fait pulvériser l’alliance gaucho-écologiste qui s’était faite sur son nom, au point de provoquer l’explosion de son propre parti, l’ « *Ecologie pour la planète* » (EPLP).

Ceux, majoritaires, qui préféraient se ménager quelque chance d’avoir des élus lors des prochains scrutins firent alors sécession et passèrent avec armes et bagages à l’opposition, sous un nouveau nom. Depuis, le soutien populaire à leur égard allait croissant, au fur et à mesure que se répandaient finalement assez équitablement pauvreté – pour ne pas dire misère – et précarisation, pour les moins malchanceux. Et des partis du même genre, cherchant surtout à allier les exigences écologiques et les exigences sociales étaient nés un peu partout dans le monde, sur tous es continents.

« *Au diable la politique !* », pensa Sven, le moral en berne comme à chaque fin de conversation avec sa douce. Puis, il se dirigea vers le sas de décompression. Une fois la porte extérieure ouverte, il enfourcha un scooter électrique. Ce jour-là, il avait pour destination une zone encore quasiment inexplorée avec une mission très ponctuelle, très précise et très spéciale.

La zone en question était située sur les quelques arpents de Lune qu’un traité international, calqué sur le traité de l’Antarctique, avait attribués à la France, en tant que « *puissance exploratrice* ». C’est à ce titre qu’elle avait obtenu ce droit, comme les Etats-Unis, la Russie, la Chine et l’Inde. Au grand dam de Londres et de Berlin, qui avaient pourtant renoncé aux missions lunaires pour des raisons budgétaires – faisant au passage exploser ce qui restait de l’Union européenne – ainsi que d’Israël qui, lui, avait aussi envoyé une mission sur la Lune mais qui n’avait pas signé le traité.

De fait, c’était la cinquième fois que la France envoyait quelque chose ou quelqu’un sur la Lune. Les deux premières fois c’était des petits robots picoreurs de rocaille et analystes, lancés depuis Kourou en Guyane, les trois fois suivantes, c’était lui, parti une fois de Baïkonour, la base russe du Kazakhstan, deux fois de Cap Canaveral, en Floride. En France, il était du coup devenu une star. Pensez donc ! Le premier bipède hexagonal à fouler le sol lunaire... Hélas pour les

paparazzi, Sven ben Touhari avait en horreur la médiatisation façon « *people* ». Qu'est-ce qu'il n'avait pas lu ou entendu à son endroit. Et tous ces crétins en manque d'inspiration qui mettaient en avant presque exclusivement ses aïeux marocains, tout ça à cause de ses cheveux bruns et de sa peau légèrement mate. Comme si personne à part Macha n'avait remarqué qu'il avait les yeux bleus et qu'il mesurait pas loin de 2 mètres...

« *Et mon prénom de viking, c'est de la merde ?* », avait-il un jour lâché, sans respect aucun des convenances, lors d'une conférence de presse à un journaliste particulièrement agressif.

« *J'ai fait l'Ecole des Mines de Paris, puis j'ai suivi un cursus scientifique au M.I.T. Et vous me demandez pourquoi, enfant, j'ai été nourri au lait de chamelle !!! Eh non, c'est pas parce que je suis Arabe, c'est juste parce que ma mère est morte en me mettant au monde, eh ! Ducon... Je ne suis même pas musulman, je suis aussi français que le béret, même si, apparemment, je suis un peu plus cultivé que la moyenne d'entre vous !* »

L'incident avait fait du bruit. Mais pas longtemps, quoi, comme tous les « *buzz* »... Son administration lui avait fait quelques remarques peu amènes mais après son deuxième séjour lunaire, tout était oublié, même si le géologue devait en conserver une solide réputation d'ours.

La mission de jour de Sven le mettait hors de lui, mais elle émanait de l'Elysée. Pas moyen d'y échapper.

C'était le 14 juillet et le président avait exigé qu'à 11h00 précises, heure de Paris, l'unique représentant hexagonal disponible sur la Lune, en l'occurrence lui-même, Sven Ben Touhari, aille hisser un drapeau tricolore sur ce petit bout de France lunaire. Le drapeau étant évidemment équipé d'une sorte d'équerre pour pouvoir « *flotter* » malgré l'absence absolue d'atmosphère et donc de vent.

Déjà, l'heure imposée ne lui plaisait absolument pas : le temps de rentrer à la base, de passer tous les sas de contrôle et de décompression, il raterait son rendez-vous quotidien avec Macha.

Dans sa tête passaient déjà les 14 juillet qu'il avait passés avec elle. À Paris, bien sûr. Non, ils n'étaient jamais allés voir le défilé, en revanche, les feux d'artifice et les bals populaires, ça, ils aimaient, tous les deux.

Trêve de souvenirs, comme si lui, géologue émérite, était fait pour aller saluer un drapeau. Vu son salaire et vu le coût de sa mission – des millions d'euros – ça

faisait cher de la minute de prestige présidentiel. Mais bon, l'an prochain, les élections s'annonçaient difficiles, alors...